

peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient au-dessus des cruels chasseurs, et font entendre des cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations raisonnent sous les flancs du Percé, font entendre une variété de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 ou 40 pièces de gibier par canot, et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux forment un met exquis et très recherché.

Outre cette utilité gastronomique, les oiseaux du rocher Percé sont encore d'une grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires ou le jour même, quand la

brume épaisse permet à peine de voir un demi-arpent devant soi. Les cris continuels de ces palmipèdes en temps d'orage et qu'on entend de bien loin, disent aux marins effrayés l'endroit où ils sont et leur permettent ainsi d'éviter les écueils adjacents, contre lesquels ils seraient probablement venus se briser sans cela. Je connais plus d'un pêcheur qui, sauvé par ce moyen d'un naufrage inévitable, a remercié Dieu d'avoir, dans sa bonté paternelle, voulu que ces oiseaux vinsent là tous les ans, non seulement pour leur servir de mets délicieux, mais encore pour leur éviter bien des accidents, bien des malheurs. Qui oserait dire que tout cela est dû au hasard! . . . Qui ne voudrait reconnaître là la providence de Dieu, qui s'étend à tous les climats et à tous les pays?

toussaint cartier : “une légende d'un roman d'amourettes”

La vie de l'ermite de l'île Saint-Barnabé est fort mal connue. On ne peut vérifier et attester son passage dans notre région que par l'existence de quelques documents notamment ceux conservés dans les archives de la paroisse Saint-Germain-de-Rimouski. Intrigués par ce personnage, plusieurs auteurs nous ont transmis quelques récits de sa vie. L'un de ces écrits, que nous reproduisons ci-après, fut publié à Londres en 1769 par Miss Frances Brookes [1] dans son roman “Emily Montague”. Les détails qu'on y retrouve tiennent plus au talent imaginatif de cet écrivain qu'aux véritables faits d'histoire. Tout de même, ce texte est à même d'illustrer tout l'intérêt qu'a suscité la vie recluse de Toussaint Cartier, un personnage encore très présent de notre histoire régionale.

L'ILE BARNABE, 13 OCTOBRE

Je viens de faire une singulière visite: c'est à un hermite qui, depuis soixante ans, vit seul dans cette île. Je suis allé vers cet homme avec une forte préconçu de plus beaux jours, et il règne dans toute sa ceux qui fuient la société et cherchent à vivre dans un état si contraire à notre nature. Si j'étais un des monarques tyrans, et que je voulusse infliger la punition la plus cruelle que l'homme puisse éprouver, j'exclurais les criminels de toute espèce de société, et je les priverais à jamais de la vue consolante de leurs semblables.

Je suis malheureux même de la solitude à laquelle on est forcé dans un vaisseau; nulle expression ne peut rendre le mouvement de joie que j'éprouvai lorsque je vins en Amérique à la seule vue d'un pays habité. Le premier être qui m'apparut, la première maison, le premier feu indien dont j'aperçus la fumée s'élever au-dessus des arbres, me causèrent les plus vifs transports que je ressentis ja-

mais; je connus alors toute la force de ces liens qui nous unissent l'un à l'autre, de cette affection réciproque à laquelle nous devons notre bonheur ici bas.

Mais je reviens à mon hermite; sa vue a détruit ma prévention fâcheuse; c'est un vieillard d'une taille au-dessus de la moyenne, ses cheveux et sa barbe, blanchis par l'âge, ajoutent à la vénération que sa figure inspire; ses regards semblent exprimer qu'il a connu de plus beaux jours, et il règne dans toute sa personne un air de bienveillance et de bonté. Il m'a reçu de la manière la plus engageante, m'a présenté toutes les provisions que renfermait sa petite cellule, du lait frais, des fruits et de l'eau, qu'il était allé chercher dans une souce voisine.

Après un moment d'entretien, je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner ma surprise, qu'un homme bon et plein d'humanité, comme il le paraissait, pût trouver son bonheur à fuir la société de ses semblables; je lui ai fait, à ce sujet, beaucoup de réflexions qu'il a écoutées poliment et avec la plus grande attention.

“Vous paraissez, m'a-t-il dit, d'un caractère à compatir au malheur des autres; mon histoire est courte et simple; j'aimai la plus aimable des femmes, et j'en fus aimé, mais l'ambition de nos familles qui avait l'une et l'autre des vues intéressées sur nous, vint traverser une union d'où notre bonheur dépendait; ma Louisa se voyant menacée de contracter, sans délai, d'autres engagements avec un homme qu'elle détestait, me proposa de fuir la tyrannie de nos parents; elle avait un oncle à Québec qui paraissait avoir pour elle une affection particulière.”

“Les déserts du Canada, me dit-elle, nous offriront peut-être un asyle que notre pays nous refuse. Après un mariage secret, nous nous embarquâmes; ce voyage mit le comble à nos malheurs. J'abordai

sur le rivage, voulant chercher quelques rafraîchissements pour ma Louisa; je revenais heureux de cette pensée que j'avais pu me rendre utile à l'objet de ma vive tendresse, lorsqu'une tempête s'élevant tout-à-coup, me força de chercher un abri dans cette baie; l'ouragan devint si furieux, je vis ses progrès avec une angoisse que je ne puis dépeindre; le vaisseau qui était en vue ne put résister à sa violence; les matelots descendirent dans la chaloupe; ils eurent l'humanité d'y placer ma Louisa; ils faisaient force de rames pour aborder vers la terre où j'étais; mes yeux étaient fixés sur eux avec effroi; je restais immobile sur le rivage, les bras tendus pour la recevoir; j'élevais au ciel les vœux ardents de mon cœur oppressé, lorsqu'une vague furieuse renversa la chaloupe; j'entendis un cri général, je crus même distinguer la voix de Louisa; le frêle bâtiment résistait encore; les matelots employèrent leurs derniers efforts; une seconde vague survint; je ne les vis plus! . . .

“Cet affreux spectacle ne sortira jamais de ma pensée; je tombai sans mouvement sur la terre! Lorsque je revins à la vie, le premier objet qui frappa mes yeux fut le corps inanimé de ma Louisa, étendu à mes pieds; le ciel me donna la triste consolation

de lui rendre les derniers devoirs. Tout mon bonheur est enseveli dans son tombeau! . . . Je fléchis le genou près d'elle, et je fis intérieurement le vœu au ciel de rester dans ces lieux jusqu'au moment où il me rejoindrait à celle que j'avais si tendrement aimé; tous les matins, je visite la terre qui couvre ses restes précieux, et j'implore du Dieu de bonté la grâce de hâter ma fin. Je sens que nous ne serons plus longtemps séparés; j'irai bientôt me réunir à elle pour ne plus la quitter.” Il s'est arrêté; et, comme s'il eût oublié qu'il n'était pas seul, il est sorti d'un pas précipité, et s'est avancé vers un petit oratoire qu'il avait bâti, sur le rivage, près du tombeau de sa Louisa; je l'ai suivi de loin, et je l'ai vu tomber à genoux; mais respectant sa douleur, je suis revenu à son habitation.

Quoique je ne puisse pas précisément louer sa conduite, je fais plus que de l'excuser; j'admire presque l'exil éternel où le sentiment de sa perte le condamna. La dévotion est peut-être le seul baume salutaire aux blessures qui viennent d'un amour malheureux; le cœur est trop amolli par la tendresse pour attendre du soulagement des remèdes ordinaires.

1- Texte tiré de Charles Jacques, “L'ermite de l'île (sic) St-Barnabé”, dans **Le Progrès du Golfe**, 10 avril 1931, p. 1 et 6.

On trouve une autre version de ce texte dans **La voix du Golfe**, 30 août 1867, p. 2.

Joseph-Charles Taché a lui aussi écrit sur l'ermite dans sa brochure **Les Sablons [Île de Sable] et l'Île St.-Barnabé** (Montréal, Librairie St-Joseph, 1885, 155 p.).

